

## CHAPITRE XVI

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Dès l'âge de cinq ans, il avait un surnom : on l'appelait Philippe le Bon. Sa bonté fut peut-être, en effet, le caractère distinctif de sa vie. Il n'eut pas à se convertir. Toute sa vie fut une ascension, mais sans secousse et sans crise. Sa conversion fut seulement d'acquérir tous les jours une perfection plus haute. Son père le confia à son oncle, lequel était un marchand fort riche, qui destinait au petit Philippe la succession de ses affaires et l'héritage de sa fortune. Philippe refusa et partit pour Rome, où il alla étudier la théologie.

Au collège, il se distingua par une pureté qui demeura victorieuse des tentations qu'on lui suscita, par une assiduité qui rendit ses progrès singuliers et éclatants, par une austérité qui étonna et édifia.

La visite des hôpitaux était une habitude à peu près perdue. Philippe la remit en honneur et en vigueur. Il résista, par charité, même à l'attrait de la solitude, et se mêla à la société des hommes, toutes les fois que leur intérêt exigea de lui ce sacrifice.

Plus il avançait en âge, plus il grandit en charité. Il entretenait plusieurs familles. Il secourait plusieurs maisons religieuses. Il dotait les jeunes filles pauvres. La bonté semblait le suivre comme un ange gardien. Il eut un second surnom : Père des âmes et des corps. C'est ainsi qu'on l'appelait dans la ville de Rome.

Il avait trente-six ans, et n'avait pas encore reçu les ordres. Son humilité résistait au sacerdoce, et il fallut un commandement formel pour le décider à l'acceptation de la prêtrise. Une vie nouvelle s'ouvrit alors pour lui, plus haute et plus embrasée. Quand il offrait le saint sacrifice, il sortait de lui-même. A l'élévation de l'hostie, son âme était ravie, ses bras demeuraient levés, et il lui fallait un grand effort de volonté pour les rabaisser suivant l'usage et les nécessités de la terre. Philippe de Néri, pendant la messe, était obligé d'obéir exprès et par un effort de courage aux lois de la pesanteur, qui voulaient le dispenser d'elles. Il faisait tout ce qui dépendait de lui pour n'être pas élevé en l'air.

Au milieu de ces flammes intérieures, il demeurait l'homme de tous, se faisant tout à tous.

Sa chambre était ouverte à tous ceux qui avaient besoin de secours et de conseils.

Il assembla des disciples ou plutôt des disciples s'assemblèrent autour de lui. Il faut citer entre autres Henri Pétra, Jean Manzole, François-Marie Taurure, Jean-Baptiste Modi, Antoine Fucius.

Cependant, comme il arrive à tous les fondateurs, sa route tarda beaucoup à s'ouvrir devant lui, je veux dire sa route définitive ; on pourrait croire que les hommes appelés de Dieu pour une certaine œuvre sont conduits par la main vers cette œuvre-là, et que la route la plus courte leur est immédiatement désignée par la volonté divine. Il n'en est pas ainsi. Ils hésitent, ils tâtonnent ; quelquefois ils font un moment fausse route ; quelquefois ils se découragent ; quelquefois la nuit se fait autour de leurs résolutions et de leurs désirs. L'étoile qui guidait les Mages s'éclipsait de temps en temps. Saint Philippe eut le désir d'aller aux Indes. Tenté par le martyre, il enviait la place de ceux qui partent et ne reviennent plus. Mais c'était là une tentation à laquelle il fallait résister. Ce ne fut pas trop d'une voix du Ciel pour le décider à la résistance. Cette voix se fit entendre. Une âme bienheureuse lui apparut et lui dit :

« Philippe, la volonté de Dieu est que tu vives dans cette ville, comme si tu étais dans un désert ».

Philippe obéit, et la ville de Rome devint pour lui le désert.

Dans ce désert plein de pécheurs, les multitudes l'entouraient sans troubler sa solitude. Il parlait, il enseignait, il exhortait, il suppliait et surtout il priait. Voici un fait qui contient bien des enseignements :

Parmi les pécheurs qui résistaient à toutes ses

paroles et à tous ses efforts, se trouvaient trois juifs ; l'un d'eux se nommait Alexandre ; le second, Augustin ; le troisième, Clément.

Philippe avait tout essayé, et tout essayé en vain. Tout se brisait contre eux, et rien ne les brisait. Enfin l'apôtre (ce nom lui convient, car on l'appela l'apôtre de Rome) enfin l'apôtre abandonna la parole et remit tout à Dieu. Il dit la messe pour les trois rebelles. La messe étant finie, il vit venir à lui Alexandre, Augustin et Clément, qui demandaient le baptême.

Leurs objections étaient vaincues.

Philippe était né à Florence. Ses confrères de la nation florentine lui offrirent la conduite de leur église de Saint-Jean. Il accepta et donna à ses disciples des conseils qui devinrent des règles. Ce fut de cette manière, insensiblement, par des conférences spirituelles, qu'il jeta, sans s'en douter lui-même, les premiers fondements de la congrégation de l'Oratoire.

Autour de lui se groupèrent Jean-François Bourdin, qui fut depuis archevêque d'Avignon ; Alexandre Fidelle et le cardinal Baronius, auquel il rendit deux fois miraculeusement la santé, et qui écrivit sur le conseil de son maître les célèbres *Annales ecclésiastiques*. Baronius attribue à saint Philippe non-seulement le projet de son ouvrage, mais les dons nécessaires pour l'exécuter, sa réalisation et son succès.

La congrégation de l'Oratoire se trouva fondée en l'an 1575. Elle fut confirmée par le pape Gré-

goire XIII, qui donna encore à saint Philippe l'église de Saint-Grégoire.

Saint Philippe avait enfin accompli son œuvre d'une façon presque ignorée de lui-même. L'Oratoire se trouva fondé ; mais il refusait d'en être le chef.

Comme il avait fallu un ordre de Dieu pour l'obliger à rester à Rome, il fallut un ordre absolu du Pape pour l'obliger à être supérieur de l'Oratoire. Encore il donna sa démission, deux ans avant sa mort, afin de vivre sous l'obéissance ; avant de cesser de vivre, il nomma Baronius supérieur général, et vécut deux ans sous l'obéissance de son disciple.

Grégoire XIII et Clément VIII lui offrirent en vain l'épiscopat et le cardinalat.

Clément VIII avait la goutte aux mains. Il fit venir Philippe dans sa chambre et lui ordonna de toucher ses mains. Au contact des mains de Philippe, celles de Clément furent guéries. A dater de ce jour, quand le Pape rencontrait l'apôtre, il lui baisait publiquement les mains.

Saint Philippe ne résistait pas toujours à la force qui soulève de terre. Il fut quelquefois élevé en l'air, et la lumière l'environnait. Lui-même vit quelquefois saint Charles Borromée et saint Ignace de Loyola tout éclatants de lumière. Saint Charles Borromée se prosternait devant lui quand il le rencontrait, et le suppliait de lui donner ses mains à baiser.

Saint Ignace de Loyola se tenait quelquefois près

de lui dans le silence de l'admiration ; et les deux illustres fondateurs se regardaient sans se parler.

Quelquefois Philippe commençait à prononcer les paroles de saint Paul : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo*. « Je désire être dissous et vivre avec le Christ. »

Mais il s'arrêtait après la première parole : il ne disait qu'un mot : *Cupio*, je désire. En disant la messe, ses mouvements étaient si violents qu'il ébranlait le pas de l'autel. Le don des larmes lui fut fait, ainsi que le don des miracles. Il pleura tant qu'on s'étonnait de lui voir conserver l'usage des yeux. Il semblait que ses yeux, consacrés aux larmes, n'étaient plus destinés à autre chose. Plus il montait, plus il descendait à ses propres yeux. Plus il gravissait la montagne, plus le sentiment de l'abîme était profond en lui.

« Seigneur, disait-il, gardez-vous de moi. Si vous ne me préservez par votre grâce, je vous trahirai aujourd'hui, et je commettrai à moi seul tous les péchés du monde entier. »

Ces choses, qui semblent exagérées aux hommes obscurs, apparaissent aux hommes éclairés dans la lumière où elles résident. Plus l'homme approche de la perfection, plus il sent les capacités de crimes et les aptitudes à la corruption qui résident au fond de lui.

La bulle de canonisation raconte plusieurs miracles de saint Philippe. Son attouchement, l'imposition de ses mains sacrées guérissaient les ma-

lades. Quelquefois il ordonnait aux maladies de se retirer.

Baronius avait l'estomac si malade qu'il ne pouvait plus ni manger, ni prier, ni travailler. Il était incapable de tout. Philippe lui ordonne de manger un pain et un citron. Il obéit et est guéri. Dans une autre maladie, Baronius, abandonné des médecins, s'endormit et vit en songe Philippe qui priait pour lui.

Peu de temps après, il était guéri.

Les mouchoirs de Philippe étaient pleins de ver-tus. Un linge teint de son sang guérit un ulcère horrible.

Paul Fabricius était mort sans prêtre. Philippe arriva. Paul ressuscita à son arrivée, se confessa à lui comme il l'avait désiré, choisit la mort pour ne plus retomber dans le péché, et mourut en effet.

Philippe connut d'avance l'heure de sa mort. Ce devait être et ce fut en effet le 25 mai 1595. Il offrit ce jour-là le saint sacrifice avec une ferveur extraordinaire. Sa liberté d'esprit était complète. Il se confessa. Il donna la communion.

Survint un vomissement de sang qu'on ne put arrêter. Il se mit au lit. Baronius lui demanda sa bénédiction pour ses disciples. Il leva les yeux au ciel, puis les rabaissa sur eux. Il avait quatre-vingts ans.

Les miracles, qui avaient commencé pendant sa vie, continuèrent après sa mort.

Après sept ans, son corps fut trouvé tout en-

tier, sans nulle corruption. Ses entrailles, parfaitement saines, exhalaient une odeur exquise.

Grégoire XV l'a canonisé.